

Depuis que M. Schindler s'est aperçu qu'il exerçait inutilement le rôle d'inventeur de Beethoven, il s'est fait son commentateur, son glossateur, comme si Beethoven, enveloppant sa pensée musicale d'obscurités, avait voulu

Aux Saumaises futurs préparer des tortures.

Une fois, à Dusseldorf, on répétait le chœur final de la neuvième symphonie (avec chœurs). Mendelsshon [Mendelssohn] assistait à la répétition. Tout à coup, à la grande surprise du chef d'orchestre et des exécutans, le chanteur chargé du récitatif *O Freunde, nicht diese Töne!* entonne un récitatif tout différent de celui de la partition et qui ne s'ajustait plus avec les modulations et les répliques de l'orchestre. Mendelsshon [Mendelssohn] se bouche les oreilles; le chef d'orchestre frappe sur son pupitre; l'orchestre s'arrête: dérouté générale. On s'interroge, on s'informe. C'était tout bonnement M. Schindler qui de son propre mouvement, et sans prévenir personne, avait dit au chanteur d'exécuter une autre version du récitatif, sans s'inquiéter de savoir si cette version pouvait s'adapter à l'accompagnement; ce qui a lieu de surprendre, car M. Schindler est musicien.

Les séances du Conservatoire avaient déjà produit une grande sensation en Europe, lorsque M. Schindler vint à Paris, curieux de voir par lui-même *comment les choses se passaient*. Il assistait aux répétitions et, pendant les séances, Habeneck le faisait asseoir derrière les premiers violons, adressé à la loge du cintre. M. Schindler triomphait modestement, comme si les symphonies et les ouvertures de Beethoven eussent été son propre ouvrage. Habeneck avait l'air de le consulter de temps en temps de la parole ou du regard, et il n'en faisait pas moins à sa fantaisie; à telles enseignes que le chef d'orchestre a persisté jusqu'au bout dans quelques inexactitudes de pur entêtement, comme dans sa manie de vouloir faire exécuter l'entrée du scherzo de la symphonie en *ut* mineur par les violoncelles seulement, tandis que ce passage est écrit pour les contrebasses dans la partition, et tant d'autres licences que mon ami et maître M. Berlioz vous dira mieux que moi.

Un amateur de musique très distingué, M. de F....., qui habitait dans le square d'Orléans, rue Saint-Lazare, désirait inviter M. Schindler à dîner. On ne savait comment s'y prendre vis-à-vis de l'ami de Beethoven, qui préférait dîner librement au restaurant. M. de F..... s'entendit avec deux ou trois amis communs, et voici ce qu'on imagina. Une partie de l'appartement de l'amphitryon fut transformée en salle de restaurant, l'escalier sablé, une écaillère placée sur le palier, les domestiques affublés de tabliers blancs et de la courte veste bleue. M. Schindler arriva, précédé de M. Ernst, alors dans tout le feu de son talent de violoniste, de Stéphen Heller, toujours le plus rêveur et le plus pathétique des pianistes; les deux artistes n'avaient pas manqué de lui dire que ce jour-là ils le feraient dîner dans un restaurant où il n'y avait qu'un certain nombre d'habitues se connaissant tous entre eux, et où l'on *était assez bien servi*. En effet, de son côté, M. Schindler n'avait pas manqué d'observer que la maison n'avait ni la situation ni l'apparence d'un lieu public où l'on mange. Quand les trois

amis furent entrés, ils prirent place à une des tables rangées autour de la salle; en même temps M. de F... entra avec quelques personnes qui occupèrent les autres tables, et aussitôt la conversation devint générale. Plusieurs fois M. Schindler provoqua l'hilarité des convives par le sans-façon de ses manières et l'indépendance de ses jugemens gastronomiques. Tantôt in se plaignait de la maladresse ou de la lenteur des garçons, tantôt il s'étonnait qu'un mets marqué sur la carte (qu'on avait empruntée au restaurateur voisin) ne fût pas prêt, ou fût absent. Néanmoins, en résultat, il loua fort la bonté de la cuisine, le choix et l'excellence des vins. Après le dîner, on passa dans un cabinet où furent apportés le café, les liqueurs et des cigares exquis. La conversation s'était animée; Beethoven était sur le tapis; M. Schindler seul ne démêlait pas encore bien clairement s'il se trouvait dans un cabinet de restaurant, à l'ameublement banal, délustré et «*défraîchi*» ou bien dans un cabinet d'amateur, décoré avec luxe, distribué avec goût, rempli de curiosités et d'objets d'art. Bref, lorsqu'il se hasarda à parler de la carte à payer, on lui répondit par une explosion de rires, et il prit son parti d'avoir été si gracieusement mystifié.

Je suis bien tenté de ne pas terminer sans dire quelques mots d'un excellent homme que j'ai beaucoup connu, admirateur passionné de Beethoven, un de ceux qui ont rempli les fonctions d'aide de camp d'Habeneck, et dont on peut dire seulement que si Beethoven n'avait pas été inventé, il ne l'eût pas inventé de son chef. Cet homme est Charles Saint-Laurent, qui pendant vingt et un ans, c'est-à-dire de puis la fondation de la Société des Concerts, en 1828, jusqu'en 1849, où il fut enlevé en deux jours par le choléra (à quelques jours de distance de Kalkbrenner), exerça gratuitement la charge de chef du bureau de la location et de trésorier de la Société des Concerts, traçant lui-même les divers plans de la salle, avec l'indication de toutes les places, de toutes les loges étiquetées et numérotées au nom des locataires, dressant les listes de tous les abonnés, celles des expectans et des postulans, surveillant l'emploi des billets renvoyés, enregistrant les recettes, répondant lui-même aux demandes du public, entretenant la correspondance, etc., et s'acquittant enfin de tous ces détails de bureaucratie avec un zèle de bonne humeur, un extérieur où la solennité des manières se joignait, suivant la qualité des personnes, à l'affabilité ou à la radesse des paroles, avec une exactitude, une ponctualité, une présence d'esprit, une abnégation, égales, ce n'est pas peu dire, à son amour pour Beethoven. Si Habeneck était l'âme de la Société, Saint-Laurent en était la cheville ouvrière. Aussi ceux d'entre les journalistes qui ne dédaignaient pas de rendre compte des séances du Conservatoire, d'analyser chaque oeuvre du géant de la symphonie, étaient les bien-venus auprès de Ch. Saint-Laurent. Voulaient-ils procurer à un ami, à un étranger le plaisir d'assister à une séance, ils allaient trouver Saint-Laurent.

— Ne pourriez-vous pas disposer de deux places pour le prochain concert?

— Impossible, tout est pris; je n'ai plus un seul billet.

— Oui, mais je sais qu’avec vous ce qui est possible est déjà fait, et ce qui est impossible se fera.

— Impossible, vous dis-je, tout ce qu’il y a de plus impossible...

— Mais il s’agit de deux dames qui viennent de faire deux cents lieues uniquement pour entendre une symphonie de Beethoven au Conservatoire; c’est la baronne de V... et la comtesse de G....

— Ah! c’est bien différent! que ne le disiez-vous plutôt? Eh bien! venez samedi, veille du concert, à midi, vous aurez votre affaire.

Saint-Laurent n’était pas insensible à des flatteries d’un autre genre. Un abonné du faubourg Saint-Germain, ayant besoin d’un supplément de deux places, s’adressa par écrit au chef de la location, et comme il avait remarqué que les billets étaient signés *Ch. Saint-Laurent* il rédigea sa lettre ainsi : «M. le comte de \*\*\* a l’honneur de saluer monsieur le chevalier de Saint-Laurent, et le prie, etc.» Saint-Laurent rit beaucoup de la méprise ou de la tactique de son correspondant, et eut soin de montrer sa lettre à tous ses amis: il n’en est pas moins vrai qu’il s’empressa de satisfaire à la demande du noble abonné.

Le dévouement de Saint-Laurent à la gloire de Beethoven méritait une récompense; il l’obtint un certain dimanche de l’année 1837. A cette époque, les journalistes, occupant comme aujourd’hui les deux loges de cintre aux secondes dans la salle des Menus-Plaisirs, étaient munis chacun d’une carte personnelle, qu’ils ne se faisaient pas faute de passer à leurs amis lorsqu’ils se dispensaient d’assister eux-mêmes à la séance. Le dimanche dont je parle, le premier journaliste qui entra dans la loge du côté droit, bien avant l’heure, car les plus zélés de disputaient les places de devant, y trouva déjà installé un officier supérieur, le colonel de T... On peut être un excellent militaire, voire homme d’esprit et de bonne compagnie, et prendre un artiste mort pour un artiste vivant. Le journaliste ne fut pas plutôt assis à côté du colonel, que celui-ci ouvrit la conversation de cette manière:

— Serez-vous assez bon, Monsieur, pour vouloir bien me montrer *monsieur* Beethoven quand il entrera dans la salle ?

A cette demande, ainsi faite à bout portant, le journaliste répondit sans se déconcerter:

— Très volontiers, Monsieur; il entrera par cette petite porte que vous voyez en face sur l’estrade, et il viendra se placer ici sous notre loge, au premier rang des seconds violons.

Le journaliste avait dans l’idée *Ch. Saint-Laurent* qui, sous-chef de pupitre des seconds violons, venait se placer au premier rang sur l’estrade, à la droite d’Habeneck. Tandis que la salle s’emplissait, des questions et des réponses de même nature s’échangèrent entre les deux interlocuteurs. Bientôt la porte de la loge s’ouvrit, deux ou trois autres journalistes

entrèrent. Il fallait éviter entre le colonel et les nouveaux venus des quiproquos et des explications dont les suites eussent pu être désagréables. D'un clin d'œil, d'un mot glissé adroitement à l'oreille, le journaliste mit ses confrères au fait. Quand la petite porte du couloir s'ouvrit et que les musiciens défilèrent tous à la suite d'Habeneck, le journaliste s'adressant à l'étranger:

— Voyez-vous, colonel, cet individu à tête chauve, habit bleu à boutons luisans, pas trop grand, assez gros, qui traverse l'estrade? Tenez, il prend une prise dans la tabatière du chef d'orchestre. Et bien, c'est lui.

— *Monsieur* Beethoven?

— Lui-même, colonel.

— Mais ça m'a l'air d'un gaillard qui se porte bien! Il a, ma foi, un teint coloré, une face enluminée, que fait ressortir encore un épais collier de favoris blancs. Pardieu!

Il a l'oreille rouge et le teint bien fleuri.

— Comme vous dites, colonel, c'est un gaillard vigoureux, et qui se soigne.

— Pourtant l'on dit que sa musique a un caractère étrange, sombre, parfois sauvage... Je m'attendais à voir une tout autre physionomie.

— Oui, colonel, tout le monde a fait la même réflexion. Sa musique a un tel caractère d'élévation, de sublimité, elle plane si haut, que l'on se persuade volontiers qu'il dédaigne les choses terrestres. Qui est-ce qui dirait, à voir cette figure, que l'auteur rencontre fréquemment de si belles et si profondes inspirations?

— Tout cela, Messieurs, est fort extraordinaire. Mais ce qui ne l'est pas moins pour moi, c'est qu'un si grand artiste consente à descendre à un emploi fort honorable sans doute, mais peu digne de sa haute renommée. Pour moi, qui suis ici tout nouveau venu, j'ai peine à digérer qu'un pareil homme soit confondu ainsi avec des racleurs, passez-moi le mot, il obéit à un chef, tandis qu'on exécute sa propre musique, lui qui devrait diriger tous les autres. C'est plus que de la modestie, c'est presque de l'humilité. En un mot, cela me choque. Il me semble voir un général faire la besogne d'un soldat.

— Pardon, colonel, dit un des journalistes qui n'avait pas réfléchi à l'imprudence de sa réponse; il y a une bonne raison pour qu'il ne dirige pas l'orchestre, c'est qu'il est frappé // 2 // d'une surdité si considérable que non seulement il n'entend pas les autres instrumens, mais il ne s'entend pas lui-même.

— Mais alors, Monsieur, c'est absurde, répliqua le colonel. A qui ferez-vous croire qu'un homme qui est sourd à ne pas s'entendre lui-

même puisse jouer du violon sans mettre tout en déroute? Voilà, je suppose, une compagnie de grenadiers, ajouta-t-il en frisant sa moustache; s'il y a un sourd parmi eux, comment voulez-vous qu'il soit prompt au commandement et qu'il ne dérange pas la manœuvre?

— Ah! c'est bien différent, colonel, dit un interlocuteur venu fort à propos au secours de l'étourdi qui s'était ainsi aventuré. A l'armée, l'instant du commandement appartient au chef; dans l'exécution musicale le chef est astreint le premier à suivre la mesure (ici le colonel fit un signe d'assentiment); d'ailleurs ce n'est pas par la voix qu'il parle, c'est par gestes. (Nouveau signe d'assentiment de la part du colonel). *Monsieur* Beethoven est très sourd, sans doute; mais vous pensez bien qu'un pareil homme est un excellent praticien, ferré à glace; et qui ne bronche jamais à la mesure.

— Soit; vous pouvez avoir raison! Mais je ne reviens pas de la figure calme et impassible de cet homme. Tenez, on vient d'applaudir à outrance; il ne s'est nullement ému, pas plus que ses autres confrères. Vous me direz qu'il n'entend pas, mais il doit voir, tudieu! il doit voir l'agitation de toute la salle; cela paraît lui être complètement indifférent.

— Pas du tout, colonel, pas du tout. Il y est très sensible, au contraire; mais ce ne sont là que des applaudissements vulgaires sur lesquels il est blasé. Il faudrait voir les jours où l'on donne une composition nouvelle de lui, une symphonie, une marche, une ouverture! c'est bien autre chose, colonel; la salle est véritablement en feu; il est arrivé même que les bravos, les trépignemens, les cris ont été si bruyants que l'orchestre a été obligé de s'arrêter, tandis que lui, *monsieur* Beethoven, n'entendant rien, a continué paisiblement sa partie de violon. Alors Habeneck ou ses voisins viennent l'avertir; on l'arrache à son siège; il s'avance sur l'estrade pour saluer à droite et à gauche; le morceau est interrompu et ne peut être repris qu'au bout de dix minutes.

— C'est, répliqua un autre, à peu près ce qui arriva à Vienne une des premières fois que la symphonie avec chœurs fut exécutée. On en était au finale, à ce morceau dans lequel le compositeur a fait intervenir les voix d'une manière si étonnante. Malgré sa surdité, il s'était obstiné à vouloir conduire lui-même. Tout à coup un frémissement irrésistible parcourt l'auditoire, un cri d'admiration s'élève de tous les points de la salle, l'orchestre et les chœurs s'arrêtent et prennent part à l'émotion générale. Beethoven seul continuait à battre tranquillement la mesure, lorsque M<sup>lle</sup> Ungher (M<sup>me</sup> Sabbatier), qui faisait la partie de soprano, le prend d'une main par le bras, et de l'autre lui montre le public qui trépignait et se tordait pour ainsi dire dans les convulsions de l'enthousiasme.

— Oh! Messieurs, dit le colonel, que je désirerais être témoin d'un pareil spectacle! Pensez-vous que la séance d'aujourd'hui puisse donner lieu à une semblable manifestation?

— Non, colonel; les morceaux dont se compose le programme sont admirables sans doute; on les écoute avec recueillement; ils excitent des

applaudissemens comme ceux que vous venez d'entendre; mais ils sont déjà anciens au répertoire. Peut-être une des prochaines séances pourra-t-elle être l'occasion d'un triomphe comme ceux dont nous venons de parler.

— Malheureusement, dit le colonel, je ne pourrai y assister: je serai en Afrique dans quelques jours, mais je veux du moins emporter le portrait d'un homme aussi extraordinaire. Je l'ai demandé au bureau; je suis surpris qu'on ne le vende pas aux abords de la salle et dans la salle même. Il doit y en avoir de très ressemblans; je vous prierai de m'indiquer le meilleur.

— Vous le trouverez, colonel, chez les principaux marchands de musique, et notamment chez M. Schlesinger, rue Richelieu, 97. (Le colonel prit ce nom et cette adresse sur son agenda.) *Monsieur* Beethoven n'a pas voulu que son portrait fût vendu au Conservatoire, pour éviter jusqu'à l'apparence d'un charlatanisme qu'il a en horreur. Du reste, colonel, quand vous aurez ce portrait, vous pourrez apprécier à quel point l'artiste a su donner à la figure du grand maître une expression tout autre que celle que vous lui voyez en ce moment. Les vêtemens en désordre, les yeux ardens, les muscles contractés, un air inspiré, un front dont les plis semblent sillonnés d'éclairs comme un ciel orageux, les cheveux hérissés....

— Les cheveux hérissés! ah! pour le coup, Messieurs, interrompit le colonel, la plaisanterie est un peu forte! Les cheveux hérissés! et l'original que vous me montrez à la tête chauve comme un crâne d'amphithéâtre! Vraiment, Messieurs, il y a ici quelque malentendu, ou bien l'on me suppose plus crédule que je ne suis....

Les journalistes s'entre-regardèrent un instant, non sans inquiétude; il y en eut même un qui se hasarda timidement à raccommo-der la chose en alléguant qu'à l'époque où remontaient la plupart de ces portraits l'artiste était jeune encore et avait le front garni de cheveux; mais le journaliste qui le premier avait ouvert la conversation avec le colonel imposa silence d'un geste décisif, et, s'adressant au militaire:

— Colonel, lui dit-il, vous en direz ce que vous voudrez; mais ce serait une mauvaise action de prolonger plus longtemps une plaisanterie qui est déjà embarrassante pour nous, et que nul d'entre ceux qui vous entourent ne voudrait rendre offensante pour un homme tel que vous. C'est moi qui ai eu le tort de relancer comme je l'ai fait une erreur bien excusable dans votre bouche; mais j'avoue que lorsque vous m'avez interpellé le premier en me disant à brûle-pourpoint de vous montrer *monsieur* Beethoven au moment où il entrerait dans la salle, ç'a été une tentation à laquelle je n'ai pas eu la force de résister. Non seulement Beethoven n'est pas ici présent, mais encore il est mort depuis dix-ans. Tout ce qui a été dit depuis n'a été que la conséquence naturelle de ce premier mouvement. J'aime mieux, colonel, continua-t-il de l'accent le plus sincère, j'aime mieux vous dire franchement la vérité que de poursuivre avec vous cette série de mensonges et d'absurdités dans lesquels nous nous étions embarqués.

Le colonel, qui s'était pincé les lèvres au commencement de ce discours, parut hésiter quelques secondes; ensuite, comme par un effort sur lui-même, son front s'éclaircit tout à coup.

— Eh bien! Messieurs, dit-il, qu'à cela ne tienne. Je n'ai pas à me plaindre; vous m'avez rendu, parfaitement rendu la monnaie de ma pièce.

Puis, partant gaiment d'un grand éclat de rire:

— Vraiment! ce pauvre Beethoven est mort! je confesse que la scène est bonne et que je ne pouvais mieux tomber qu'avec vous, messieurs les journalistes. Maintenant vous me direz, j'espère, quel est ce monsieur à tête chauve qui m'a si fort intrigué. Il faut au moins que je sache...

— Ce monsieur, colonel, est un excellent professeur, un exécutant très habile, artiste de l'Opéra, membre du comité de la Société des Concerts. Il se nomme Charles Saint-Laurent.

— A la bonne heure! Celui, pardieu! qui a signé la carte dont je suis porteur?

— Précisément, colonel.

— C'est cela. Aussi je me disais bien que le brave homme n'avait pas la physionomie de l'emploi... et dites-moi encore, Messieurs, sa surdité?

— Il n'est pas plus sourd que vous et moi, colonel. Mais pour Beethoven, il est certain qu'il fut frappé de la surdité la plus cruelle durant les dix dernières années de sa vie.

— A merveille, Messieurs; je profiterai de la leçon. Mais c'est ma faute: c'est moi qui me suis jeté dans le guêpier. Au surplus, ajouta-t-il avec finesse, en fait d'anachronisme....

— Les journalistes, répliqua l'un d'entre eux, doivent quelquefois se montrer indulgens.

Il va sans dire que le brave colonel de T..., préoccupé de son idée fixe, à savoir de *M. Beethoven*, n'avait pas écouté une note de la symphonie, non plus que les journalistes, qui parlant à voix haute, provoquèrent plus d'une fois les réclamations et les murmures des loges voisines.

On conviendra que l'ami Saint-Laurent méritait bien, par son zèle pour la gloire du grand homme, de le représenter en personne dans l'esprit d'un colonel de l'armée d'Afrique.

La semaine ne se passa pas sans que cette aventure ne vint aux oreilles du chef de bureau de la location. Il s'en divertit fort, et il était aisé

de voir que la pensée de son image, logée pendant une séance dans le lorgnon d'un colonel et associée à l'idée de la personne de Beethoven,

Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse,

comme dit Racine, ou bien, comme dit Corneille,

Chatouillait malgré lui son âme avec surprise.

Pour revenir aux «inventeurs», disons que la postérité, à l'égard des artistes pour lesquels il y a une postérité, ne tient aucun compte de ce qu'ont pu faire, je ne dis pas des hommes comme Saint-Laurent, mais des gens comme Habeneck. Et cependant Habeneck, M. Schindler, Saint-Laurent lui-même, d'autres plus obscurs encore, ont apporté leur pierre ou leur grain de sable à l'édifice de la renommée contemporaine. Ce qu'il y a de sûr, c'est que sans des gens semblables, satellites qui par eux-mêmes ne produisent aucune lumière, bien des hommes illustres seraient restés à jamais dans l'ombre.

J'ai cité plus haut une pensée de La Bruyère, et, je m'en aperçois maintenant, cette citation n'a pas été faite à sa place. Les *hommes admirables*, dont parle le moraliste, *qui avaient de très beaux génies, et qui sont morts sans qu'on en ait parlé*, n'avaient sinon rien fait, du moins rien produit. Mais c'est surtout à eux que devrait s'appliquer la théorie de «l'inventeur» Pourvus, de leur vivant, d'un inventeur, nul doute que ces hommes n'eussent pris rang parmi les grands hommes, puisqu'ils étaient «du bois dont on les fait.» Pour notre malheur, plus encore que pour le leur, l'inventeur leur a manqué. Voici un fait raconté par M<sup>me</sup> de Maintenon, bien connue et bien appréciée aujourd'hui de nos lecteurs, grâce à un rare et souple talent qui a le don de faire aimer tout ce qu'il aime. M<sup>me</sup> de Maintenon écrivant à M<sup>me</sup> de La Maisonfort, à qui elle rappelle l'exemple du grand Racine qui venait de mourir dans les sentimens de la plus profonde humilité, en demandant pardon à Dieux de ses chefs-d'œuvre et peut-être de la gloire qu'ils lui avaient donnée, ajoute ce qui suit: «J'ai vu un autre bel esprit, qui avait fait de très beaux ouvrages. Ne voulant pas être sur le pied d'auteur, il brûla tout, et il n'est resté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire.» On peut s'en rapporter à M<sup>me</sup> de Maintenon, qui s'y connaissait, et il est à présumer qu'un bel esprit qui avait fait «de très beaux ouvrages,» à ce méridien du grand siècle et sous cette atmosphère de Louis XIV, devait être de ceux pour lesquels il y a une postérité. Si M<sup>me</sup> de Maintenon l'avait voulu, elle eût pu produire ce bel esprit et être son «inventeur.» Mais elle ne le voulut pas, comme le prouve ce qu'elle dit tout aussitôt: «Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer.»



*JOURNAL DES DÉBATS*, 26 novembre 1856, pp. 1–2.

Journal Title:	JOURNAL DES DÉBATS
Journal Subtitle:	None
Day of Week:	mercredi
Calendar Date:	26 NOVEMBRE 1856
Printed Date Correct:	Yes
Pagination:	1 à 2
Title of Article:	Les inventeurs de Beethoven. (Suite et fin. Voir le Journal des Débats du 9 novembre.) [Feuilleton du Journal des Débats]
Subtitle of Article:	None
Signature:	J. D'ORTIGUE
Pseudonym:	None
Author:	Joseph d'Ortigue
Layout:	Front-page feuilleton
Cross-reference:	Voir le <i>Journal des Débats</i> , 9 novembre 1856, p. 1.